

la peur des parents est un pacte initial entre les trois Lamballais ; c'est sa rupture qui met fin à la relation amicale avec l'un des membres du groupe, surnommé « Bavetout » : il n'a pas respecté l'occultation partielle ou l'autocensure.

Cette retenue volontaire dans la correspondance, qui va au-delà de la censure officielle, laisse cependant entrevoir ce que vit à 20 ans Eugène Lasbleis. Pour ce soldat du génie qui creuse des sapes, des abris, pose des barbelés, déroule des lignes téléphoniques jusqu'aux premières tranchées, la mort devient une compagne familière. Au début de l'année 1917, il ne peut retenir le fléchissement de son moral : « Moi, pour mon compte, j'en ai marre de cette vie, enfin c'est le dernier hiver de la guerre » écrit-il le 22 janvier. Pourtant le pire est à venir pour lui en avril 1917 au Chemin des Dames : « Je n'essayerai pas de vous raconter notre attaque malheureuse, mais je vous dirai simplement qu'autant la confiance était grande avant l'attaque, autant le moral a diminué maintenant ». Jusqu'à la fin de la guerre, le 16 avril 1917 sera une référence.

En fin de compte, la lecture de cette correspondance informe surtout sur la fonction du courrier, sur les échanges entre l'arrière et le front. Eugène Lasbleis néglige volontairement d'évoquer son « travail » de soldat. Il témoigne de la vie d'un Poilu « ordinaire » qui s'accroche à son horizon familial et local. Lasbleis ne revendique aucune identité régionale. La Bretagne n'est jamais citée dans la correspondance ; seule la réitération de la référence au beurre dans trente-deux courriers marque l'attachement à une pratique alimentaire et culturelle particulière. À partir de 526 lettres, l'image du Poilu de Lamballe échappe totalement au portrait, fait par Louis Barthas dans ses *Carnets de guerre* ou par Marc Bloch dans ses *Écrits de guerre*, de Bretons pieux, analphabètes, ivrognes, dociles. La publication de sources, de matériaux témoignant du vécu et du ressenti individuels de la guerre permet aussi de nourrir le débat sur les relations entre identité collective et identité personnelle dans une guerre totale qui mobilise des stéréotypes pour définir le héros, la victime ou l'ennemi.

Didier GUYVARC'H

Éric CHOPIN, *Le messager du front. De 1914 à 1918, la guerre du Breton Julien Chopin à travers sa correspondance*, chez l'auteur, 2013, 310 p.

Le titre de ce livre expose, à sa façon, la question complexe de l'utilisation du témoignage unique en histoire. Éric Chopin écrit d'emblée qu'il veut rendre hommage à son grand-oncle Julien, « à tous les Poilus », « à toutes les victimes des guerres d'hier et d'aujourd'hui ». Cette dédicace n'est pas formelle. L'auteur, le petit-neveu, suit la guerre vécue par son personnage central, Julien, qu'il resitue dans le cadre général de la Première Guerre mondiale. Ce souci, très pertinent, de prendre en compte les différents niveaux d'analyse, les différentes échelles d'observation dans le récit dépasse parfois son objectif : la mise en contexte de

l'expérience combattante de Julien. La correspondance échangée entre le jeune Poilu artilleur et sa famille de Boistrudan, près de Janzé, en Ille-et-Vilaine n'est pas toujours au cœur de l'étude. Elle devient un prétexte pour raconter la Grande Guerre ; des expressions ou des mots extraits des lettres du soldat viennent illustrer, comme des morceaux choisis, des développements généraux sur le conflit. L'ambiguïté du statut donné à la source primaire est patente : les 1 000 lettres écrites de 1914 à 1919 sont-elles une réserve d'exemples, d'illustrations de la vulgate ou le regard singulier porté par un homme sur cinq années exceptionnelles de sa vie ? Au long de ces 310 pages, la correspondance est ainsi soumise à plusieurs usages au risque de limiter sa valeur intrinsèque. Alors que les 271 premières pages du livre sont une narration de la guerre assortie d'exemples extraits des lettres de Julien, la septième partie (p. 271-295), l'avant-dernière, est composée de dix-huit « lettres choisies », écrites par le Poilu breton et publiées intégralement.

Cette incertitude méthodologique est liée au choix de l'auteur de proposer un récit continu à partir du cadre chronologique et des thèmes abordés dans la correspondance. L'auteur supplée en quelque sorte le narrateur initial. Il utilise d'autres sources que les lettres (Journal de Marche et des Opérations, presse, ouvrages publiés...) pour préciser, compléter, élargir ce que Julien rapporte à la maisonnée du Fleuré, la ferme familiale de Boistrudan. L'écriture se fait réécriture ou recomposition du témoignage. Le journaliste Éric Chopin utilise ses compétences pour mettre en mots étapes et aspects de la guerre et en proposer un récit d'une grande lisibilité, d'une lecture agréable.

Ce livre est une composition en huit parties, croisant approches thématique et chronologique, histoire et mémoire. Les trois premières relatent la vie militaire de Julien Chopin. Le jeune agriculteur effectue son dixième mois de service lorsque la guerre éclate en août 1914. Affecté au 50^e régiment d'artillerie de campagne, il témoigne dans ses lettres d'un vécu commun à celui de huit millions de Français mobilisés. Il participe à la bataille des frontières en août 1914, puis à la guerre des tranchées. Si la ligne de front ne bouge pas, les hommes, eux, se déplacent. Julien découvre successivement l'Artois, l'Argonne, la Champagne, à nouveau l'Argonne, la Picardie, les Vosges, l'Alsace. Il échappe en 1916 à Verdun et à la Somme, en 1917 au Chemin des Dames, en partie « grâce » à deux blessures successives. Artilleur, il s'estime moins exposé que le fantassin, mais il connaît cependant les premières lignes par ses fonctions successives de téléphoniste, de guetteur, d'agent de liaison. Malgré la retenue pour ne pas inquiéter la famille, il décrit ces lieux d'hyperviolence. Malgré la censure, il évoque, en les condamnant, ces hommes qui « craquent », désertent, se rebellent ou se suicident. Le 23 juillet 1919, Julien écrit sa dernière lettre d'Alsace, avant sa démobilisation. Le jeune civil agriculteur a passé six ans dans l'armée.

L'expérience combattante de Julien ressemble à celle de nombreux autres Poilus. Un abécédaire, la surprenante troisième partie de ce livre, décline les thèmes communs

et connus de l'univers des tranchées. La relation très forte à la religion, traitée dans la quatrième partie, incite l'auteur à se poser la question clef d'une biographie ou d'un portrait : « Julien est-il un cas ? ». En matière de religion, l'intensité de sa pratique, ses références en font un représentant assez typique d'une partie du monde rural breton qui se fie plus à l'Église catholique qu'à la République, qui fonde son patriotisme sur la foi et non sur les principes hérités de 1789.

Julien retrouve la ferme familiale et le travail agricole à l'été 1919. Il se marie en 1923, s'installe près de La Guerche, à Rannée dont il est élu maire en 1936. En septembre-octobre 1939, il est brièvement rappelé sous les drapeaux. À 46 ans, il est « rayé des contrôles ». Il en a fini avec les obligations militaires, mais jusqu'à sa mort, en 1974, la guerre hante sa mémoire.

Le messenger du front oscille entre la présentation, partielle, du témoignage d'un acteur, le récit plus général de la guerre, la transmission d'une mémoire familiale. S'il ne renouvelle pas le questionnaire sur la Première Guerre mondiale, ce livre complète et enrichit la somme des ouvrages consacrés à la « génération du feu ».

Didier GUYVARC'H

Le Morbihan et les Morbihannais en 1914-1918, Vannes, Société polymathique du Morbihan, 2015, 150 p.

La mobilisation des historiens pour le centenaire de la guerre de 1914-1918 multiplie les recherches à des échelles différentes. Guerre mondiale et guerre totale, la Grande Guerre est revisitée, surtout par l'historiographie anglo-saxonne, du point de vue de ses origines, de sa portée, de son rôle matriciel du ^{xx}^e siècle. À ce grand angle, qui cherche à saisir un panorama, fait face le gros plan qui fouille au plus près des « vies minuscules ». Entre les deux pointes de ce grand compas historique, d'autres échelles sont utilisées comme celle, très classique, de l'État ou de la commune et, plus récemment, celle de la région. Le choix du niveau d'analyse est le plus souvent en rapport avec une problématique qui interroge les relations entre les acteurs sociaux et le territoire : sentiment d'appartenance nationale et régionale, identité locale, solidarités particulières, jeu des mémoires... tout ce qui fait un espace vécu. Le département peut-il être une échelle pertinente pour l'observation d'un aspect particulier de la guerre ? Ou bien n'est-il qu'un cadre documentaire ?

Dans les actes issus de sa journée d'études du 12 novembre 2014, la Société polymathique du Morbihan a retenu, de façon évidente pour elle, l'échelon départemental pour présenter différents aspects de la Première Guerre mondiale. Treize contributions, très différentes par leur objet, leur volume, leur méthode, forment un ensemble hétéroclite qui laisse le lecteur faire son propre chemin, saisir lui-même des thèmes transversaux parmi les textes proposés.